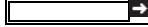


CHERCHER SUR LE SITE



PDF
 Édito
 En Une
 Sommaire

Beau livre

La Palestine séculaire et ininterrompue

Par Farès Sassine
 2017 - 03

Les absents de Palestine sont-ils encore présents sur la terre de leurs ancêtres, de leurs parents, d'eux mêmes en tant que déplacés, réfugiés, propriétaires d'un legs culturel ? Voilà ce que les 40 superbes photos de Bruno Fert parviennent à montrer avec délicatesse et magnificence, comme si la pudeur peut seule affronter l'ampleur du crime commis et qui ne cesse de se perpétuer et de s'étendre, comme si la beauté des lieux montrés, de leur représentation est seule digne du sujet, de l'enjeu. La retenue est partout : dans la mise en pages, dans le corps typographique prêté aux noms des lieux face aux photos, dans la place donnée in fine aux textes, dans la couverture noire où les poinçonnages bleus sur la carte signent les positions embrassées parmi mille autres jamais totalement perdues... Elle l'est essentiellement dans la vérité des images guidées sans artifice, sans exagération, sans souci de pureté ou d'inquisition, mais l'œil nu, amoureux et scrutateur.

Que les paysages soient désormais rendus à la nature comme à Sirin ou à Dayr al-Shaykh, que les édifices d'avant l'exode soient religieux, politiques ou sociétaux, délabrés ou dressant leur belle architecture, que les pierres soient blanches ou les végétations vertes et fleuries, qu'on soit proche de la modernité israélienne ou éloigné d'elle, ou encore livré à ses vacanciers, déchets et bouteilles vides, que de nouveaux mariés s'infiltrant dans les ruines d'un château (Majdal Yāba) ou que des pierres tombales se trouvent bousculées... c'est toujours cette vie historique séculaire et ininterrompue qui parvient à respirer dans la lumière éclatante, brumeuse et nocturne de la terre de Palestine. Comme le note l'écrivain israélien Yehonathan Geffen cité par Élias Sanbar : « Cela fait un moment que je sens que cette maison ne m'appartient pas. Mais dernièrement, un autre sentiment est venu s'ajouter au premier, je sens que quelqu'un vivait dans cette maison avant que nous y venions. » Loin d'être un album de nostalgie, ce livre authentifie l'affirmation, la présence et l'espoir.

Pour être limité dans ses pages, le texte d'Élias Sanbar va à l'essentiel tout en sauvegardant à son itinéraire la liberté de la randonnée sémiotique (rails, cimetières et fantômes). L'érudition ne se fait jamais lourde, la passion du territoire est toujours déferente, la remarque pointue. Les notes historiques sur les villages expulsés en 1948, succinctes et précises, jettent les lumières indispensables. Le gai, tragique et sensuel savoir se cueille aux sites saisis.

Recommander 1

 Imprimer cet article
 Envoyer cet article
 Agrandir le texte
 Réduire le texte



Yābir © Bruno Fert

BIBLIOGRAPHIE

Les Absents de Bruno Fert, texte d'Élias Sanbar, Bilingue français/anglais, Le Bec en l'air, 2016.

ILS / ELLES

Entretien
 Portrait
 Le point de vue de...
 Le livre de chevet de...
 Questionnaire de Proust à...
 Poème d'ici
 Autrefois
 Rencontre
 Regards croisés
 Le clin d'œil de Nada
 Nassar-Chaoul
 Opinion
 Découverte
 Ville
 Hommage
 Au Salon
 Table ronde
 Inédit

LIVRES

Coup de coeur
 Roman
 Poésie
 Essai
 Enquête
 Nouvelles
 Théâtre
 Revue
 Recueil
 Dictionnaire
 Beau livre
 Cinéma
 Bande dessinée
 Beaux-Arts
 Le lexique de la liberté
 Musique
 Chroniques
 Dialogue
 Version originale
 Journal
 Réédition
 Biographie
 Colloque
 Retour
 Histoire courte
 Événement
 Le Choix de l'Orient
 Exposition
 La Bibliothèque
 Relectures
 En ligne
 Parutions
 Festival
 Cuisine
 Jeunesse
 Témoignage

IMAGES

La photo du mois
 Le dessin de Mazen Kerbaj
 Le dessin d'Armand Homs
 Le dessin de Zeina
 Abirached

Au fil des jours...

Agenda
 Actualités
 Actu BD
 Francophonie
 À lire
 À voir
 Prix
 Décès
 Festival
 Ateliers d'écriture
 Humeur
 Lettres

L'incohérence des philosophes, entend détruire toute pensée philosophique au profit de la Révélation. C'est le conflit éternel entre la raison et l'obscurantisme religieux, que l'auteur connaît de première main à cause de la fatwa dont il fut l'objet. D'ailleurs, ce que Rushdie dit d'Ibn Rushd, « discrédité (...) en raison de ses idées libérales que ne pouvaient accepter les fanatiques berbères », s'applique plus à lui-même qu'au philosophe : « Il était (...) une

des ténébres. Ainsi débute le « temps des étrangetés » qui durera deux ans, huit mois et vingt-huit nuits, c'est-à-dire mille et une nuits, et durant lequel se produiront, simultanément avec les massacres et les catastrophes naturelles, des phénomènes aussi bizarres que la lévitation de certaines personnes ou l'apparition d'un bébé doté du pouvoir de détecter toute corruption financière ou morale en infligeant au coupable une horrible maladie cutanée.

par le moyen de ce message très ambigu ? Que la lutte entre la raison et la superstition est sans fin ? Peut-être la morale secrète de la fable, c'est que la véritable guerre n'oppose pas la rationalité au fanatisme, mais un type de fiction à un autre, l'un visant à libérer les hommes en leur procurant du plaisir et de la joie, tandis que l'autre tente de les asservir par la peur.

TAREK ABI SAMRA

avec ma mère, longtemps impuissant. L'odeur du camphre et des feuilles de jujubier s'exhala. » Jawad n'a pas non plus envie de devenir chirurgien, carrière que son frère aîné, Ammouri, envisage avant de mourir au combat, le 17 avril 1988, au cours de la bataille d'al-Faw, alors que le pays est en guerre avec son voisin iranien.

Jawad veut absolument faire éclore sa fibre artistique. Il suit des cours à

né la vie.

Cet acte réconcilie symboliquement les deux hommes qui avaient fini par ne plus se comprendre à mesure que Jawad disait vouloir échapper à l'itinéraire professionnel tracé par son père. Mais peut-on aussi facilement sortir des rails alors que le pays tombe de Charybde en Scylla, subit l'occupation américaine, les actes de terrorisme

que personnel, qui le conduisent à la conclusion suivante : « Je suis comme le grenadier, mais mes branches ont été toutes coupées, cassées et enterrées avec les cadavres. Mon cœur, lui, est devenu une grenade desséchée, qui bat au rythme de la mort et qui me lâche en tombant à chaque instant, dans un gouffre sans fond. »

WILLIAM IRIGOYEN

Beau-livre

La Palestine séculaire et ininterrompue

LES ABSENTS de Bruno Fert, texte d'Élias Sanbar, Bilingue français/anglais, La Bec en l'air, 2016.

Les absents de Palestine sont-ils encore présents sur la terre de leurs ancêtres, de leurs parents, d'eux mêmes en tant que déplacés, réfugiés, propriétaires d'un legs culturel ? Voilà ce que les 40 superbes photos de Bruno Fert parviennent à montrer avec délicatesse et magnificence, comme si la pudeur peut seule affronter l'ampleur du crime commis et qui ne cesse de se perpétuer et de s'étendre, comme si la beauté des lieux montrés, de leur représentation est seule digne du sujet, de l'enjeu. La retenue est partout : dans la mise en pages,

dans le corps typographique prêté aux noms des lieux face aux photos, dans la place donnée in fine aux textes, dans la couverture noire où les poinçonnages bleus sur la carte signent les positions embrassées parmi mille autres jamais totalement perdues... Elle l'est essentiellement dans la vérité des images guidées sans artifice, sans exagération, sans souci de pureté ou d'inquisition, mais l'œil nu, amoureux et scrutateur.

Que les paysages soient désormais rendus à la nature comme à Sirin ou à Dayr al-Shaykh, que les édifices d'avant l'exode soient religieux, politiques ou sociétaux, délabrés ou dressant leur belle architecture, que les pierres soient blanches ou les végétations vertes et



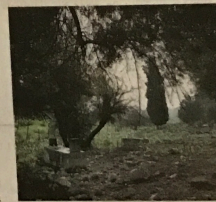
Yabok © Bruno Fert

fleuries, qu'on soit proche de la modernité israélienne ou éloigné d'elle, ou encore livré à ses vacanciers, déchets et bouteilles vides, que de nouveaux mariés s'infiltrèrent dans les ruines d'un château (Majdal Yaba) ou que des pierres tombales se trouvent bousculées... c'est toujours cette vie historique séculaire et ininterrompue qui parvient à respirer dans la lumière éblouissante, brumeuse et nocturne de la terre de Palestine. Comme le note l'écrivain israélien Yehonathan Geffen cité par Élias Sanbar : « Cela fait un moment que je sens que cette maison ne m'appartient pas. Mais dernièrement, un autre sentiment est venu s'ajouter au premier, je sens que quelqu'un vivait dans cette maison avant que nous y venions. » Loin d'être un album de nostalgie, ce livre authentifie l'affirmation, la présence et l'espoir.

Pour être limité dans ses pages, le texte d'Élias Sanbar va à l'essentiel tout en

sauvegardant à son itinéraire la liberté de la randonnée sémiotique (rails, cimetières et fantômes). L'érudition ne se fait jamais lourde, la passion du territoire est toujours déferente, la remarque pointue. Les notes historiques sur les villages expulsés en 1948, succinctes, précises, jettent les lumières indispensables. Le gai, tragique et sensuel savoir se cueille aux sites saisis.

FARÈS SASSI



Yabok © Bruno Fert